

# Préface

---

**Dominique Deblaine**

Université de Bordeaux

CELFA-CLARE EA 4593

Appréhender le rapport esthétique/éthique n'est pas nouveau en soi, il fait encore débat – parfois virulent –, mais il est peu interrogé en ce qui concerne la littérature caribéenne. Ainsi, nous proposons non pas d'interroger ce à quoi *sert* la littérature caribéenne ni ce qu'elle *est*, mais ce qu'elle *fait*. Il ne s'agit nullement d'établir des valeurs morales ou des comportements à suivre, mais de saisir les options, les perspectives, les champs des possibles proposés par la littérature caribéenne.

Il s'agit de penser cette littérature au-delà de la seule question du postcolonial qui tend à limiter sa portée en la confinant trop souvent dans l'historique et le sociologique. Ancrée dans la vie sociale, la littérature a partie liée avec notre vie quotidienne et, de ce fait, sans être pour autant le reflet du réel, elle est le miroir de l'existence humaine. Comme l'ont souligné, entre autres, Sandra Laugier, Cora Diamond, Jacques Bouveresse, elle a une place particulière dans notre vie et a donc un pouvoir d'instruction, ce qu'Antoine Compagnon récapitule ainsi : « Le propre de la littérature étant l'analyse des relations toujours particulières qui joignent les croyances, les émotions, l'imagination et l'action, elle renferme un savoir irremplaçable, circonstancié et non résumable, sur la nature humaine, un savoir des singularités. »<sup>1</sup>. La littérature est donc « un exercice de pensée ; la lecture, une expérimentation des possibles. »<sup>2</sup>

Cependant, ce pouvoir ne saurait être purement cognitif, puisque la poétique du texte induit un rapport sensible. En effet, si les œuvres nous apprennent quelque chose, puisque nous nous intéressons aux personnages, nous nous identifions parfois à eux ou nous les rejetons, nous sommes captivés par leurs aventures ou leur trajectoire, ils créent également des sensations.

---

1 A. Compagnon, *La Littérature pour quoi faire ?*, Leçon inaugurale au collège de France, Collège de France/Fayard, 2007, p. 63.

2 *Ibid.*, p. 70.

En tout état de cause, réflexion et sensation sont intimement liées dans les œuvres qui, pour reprendre les termes de Stanley Cavell, nous confrontent à « l'inquiétante étrangeté de l'ordinaire ».

Martha Nussbaum ou encore Jacques Bouveresse se demandaient pourquoi les études littéraires abandonnaient de plus en plus un aspect crucial de la littérature qui se résumerait en cette question : comment vivre ? Plus précisément, comment produire une *vie bonne* et non simplement une *vie réussie* ? « Quelles sont les justifications que l'on peut trouver à cette absence d'intérêt de la théorie littéraire pour ce que l'on peut appeler la dimension pratique de la littérature ? »<sup>3</sup> Étant donné l'immense pouvoir de l'imaginaire, si les œuvres ne devaient pas avoir de conséquence sur nos vies, elles ne seraient que pure distraction, divertissement. Certains affirment que la littérature *fournit* une éducation éthique, d'autres qu'elle *doit* le faire, et d'autres encore qu'elle le *permet*. Ce qui paraît plus évident, comme le rappelle Antoine Compagnon, c'est que la littérature est « la formation de soi et le chemin vers l'autre. »<sup>4</sup> et qu'elle « contribue [...] de manière irremplaçable à l'éthique pratique comme à l'éthique spéculative. »<sup>5</sup>

Si, à l'instar de Cora Diamond et Martha Nussbaum, nous considérons qu'il existe un rapport *perceptif* de la littérature, un « rapport d'attention particulière » – véritable expérience à la fois intellectuelle et sensible –, et si comme le suppose Sandra Laugier, il y a « un matériau commun à l'éthique et à la littérature »<sup>6</sup>, quelle poétique/poéthique l'auteur met-il en œuvre pour nous permettre d'accéder, de manière sensible, au « comment vivre ? », ou comme le dit Toni Morrison, « Voir comment faire travailler l'œuvre pendant qu'elle me fait faire de même »<sup>7</sup> ?

En liant littérarité, textualité et humanisme, nous proposons donc d'interroger la manière dont le cognitif et le sensible travaillent ensemble, d'examiner les modalités des valeurs *dans* l'œuvre et la fonction de l'œuvre *pour* le monde.

À partir de la position platonicienne sur les poètes, bien souvent présentée comme repoussoir et opposée à celle d'Aristote, Létitia Mouze parcourt les incarnations philosophiques contemporaines les plus représentatives, en mettant en évidence leurs présupposés et leurs méthodes et confrontant la manière dont elles se défendent d'une méconnaissance de la spécificité du fait littéraire en regard de la réalité de leurs pratiques. Cette étude interroge la possibilité de réinvestir la philosophie platonicienne et d'en faire un des fondements essentiels d'une approche éthique des textes littéraires.

3 J. Bouveresse, « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », in *Éthique, littérature, vie humaine*, PUF, 2006, p. 99.

4 A. Compagnon, *op. cit.*, p. 72.

5 *Ibid.*, p. 62.

6 S. Laugier, « Littérature, philosophie, morale », *Fabula-LbT*, n° 1, « Les Philosophes lecteurs », février 2006. <http://www.fabula.org/lht/1/laugier.html>

7 T. Morrison, *La Source de l'amour propre*, Christian Bourgois, 2019, p. 415.

Dominique Diard, pour sa part, nous permet de saisir la nécessité, voire l'obligation éthique, d'une prise de position citoyenne à travers la création littéraire. En effet, à quelles fins Césaire réécrit-il, en 1969, *The Tempest* de Shakespeare ? Pourquoi lui donne-t-il comme titre *Une tempête* et comme sous-titre « d'après "La Tempête" de Shakespeare. Adaptation pour un théâtre nègre » ? Pourquoi, reprend-il les grandes lignes de l'œuvre théâtrale d'origine, en trois actes – et non les versions en cinq actes ? Comment interroge/réinterroge-t-il la problématique du maître et de l'esclave ? Ne réécrit-il pas « un versant de cette œuvre qu'il privilégie et étire en faisant le choix d'une lecture herméneutique de *The Tempest* qu'il décrypte et dont il élucide les signes pour asseoir un projet éthique, autant politique que poétique pour la Caraïbe » ?

À partir des premiers tapuscrits jusqu'à la dernière version d'*Une tempête*, contenue dans les *Œuvres complètes* de 1976, mais aussi grâce à des documents personnels de Césaire – repérés récemment – Giuseppe Sofo interroge l'éthique et l'évolution esthétique de l'œuvre. En examinant la collaboration de Césaire avec Serreau, il examine ses incidences sur le processus de réécriture lié à une réélaboration des positions des personnages mettant en évidence l'existence de différents Calibans et Ariels chez Césaire.

Confrontant les personnages de Caliban dans *Une tempête* (1969) de Césaire et Rosélie dans *Histoire de la femme cannibale* (2003) de Maryse Condé, Clarissa Charles-Charlery nous amène à nous interroger sur des écritures de l'altérité. Le renversement des valeurs, la transformation du Tabou en Totem, « appelant à une dévoration du passé et à l'insoumission à ce passé », sorte de « cannibalisme symbolique », serait-il le moyen de se libérer et de fonder un autre rapport à l'Autre ? Et comment cette transformation s'opère-t-elle dans l'écriture ?

En choisissant deux œuvres de Patrick Chamoiseau, *L'Esclave vieil homme et le molosse* (1997) et *Un dimanche au cachot* (2007), Milena Fucikova étudie son dispositif romanesque nouant des liens avec des théories littéraires et examine les différents types de narration dans ces deux romans entremêlant poétique et cognitif. De « la scène archétypale de la fuite de l'esclave marron » à « la figure d'un narrateur solidaire », en passant par le « conteur créole », elle analyse les « fonctions du narrateur chamoisien » qui mettent en évidence « l'importance de l'équilibre fragile entre à la fois l'exigence de la beauté » et l'impératif du réel dans un souci d'humanisme et de solidarité ; ce que vient confirmer l'écriture de *Frères migrants* (2017).

À travers *La Rue Cases-Nègres* de Joseph Zobel (1950), et *Texaco* de Patrick Chamoiseau (1992), Line Menage interroge l'impact des changements socio-économico-politiques sur l'écriture. Comment le passage de la ruralité à l'urbanité a-t-il transformé non seulement le rapport au Soi, mais également les pratiques langagières – le français s'imposant au détriment du créole – et les pratiques littéraires ? Comment la conscience politique et la poétique sont-elles liées dans les courants littéraires de la Négritude et de la Créolité, sans pour autant oublier l'Antillanité ?

De toute évidence, ce que produit un écrivain n'est pas sans effet sur lecteur et lui donne des clés pour prendre la parole, saisir le réel. En 2016, Sylvie Brodziak entend, sur les ondes d'une radio publique, un ancien Président de la République écorcher « à nouveau l'histoire et la mémoire au nom de la Nation ». Passant de la lassitude à la colère, elle se demande que faire ? Une lettre ouverte dans les pages d'un grand quotidien du soir ou une pétition ou lui écrire ? Finalement, elle décide d'écrire un article sur le *Bataillon créole* de Raphaël Confiant et demande à la responsable du site de « twitter et re-twitter » le titre. Et, c'est cette réaction qu'elle souhaite interroger. Pourquoi a-t-elle sollicité, dans l'urgence politique, l'œuvre de Raphaël Confiant ? Pourquoi en tant que chercheuse a-t-elle éprouvé le besoin d'utiliser la posture de Raphaël Confiant pour émettre publiquement une indignation citoyenne ? Pourquoi est-ce un roman antillais qui lui permet de poser une riposte citoyenne ?

C'est à une lecture politique, éthique et polémique de *Frères volcans* (1983), roman inédit et surprenant, que nous convie Nicolas Pien, enseignant à l'Université de Caen et éditeur. Persuadé de la force et de l'originalité de ce roman, et constatant qu'il est épuisé, il le réédite en 2017. Vincent Placolty était romancier, dramaturge, enseignant, chroniqueur culturel et un des fondateurs du GRS (Groupe Révolution Socialiste) affilié à la IV<sup>e</sup> Internationale. Poétique et politique sont donc très étroitement liés chez cet auteur. Ainsi, *Frères volcans*, parvient-il à révéler ce qui fait un des fondements de sa pensée : la « possibilité post-moderne de réappropriation de l'histoire » clairement définie dans sa postface titrée « Le Passé d'aujourd'hui. » ? Permet-il « de mieux réfléchir à ce qu'*aurait pu* et *pourrait* être une révolution caribéenne » ?

L'étude de Renata Ribeiro Santos et de Louise Spratt nous permet d'explorer l'inscription et le rôle de la culture populaire dans les romans de deux auteurs dominicains, résidant aux États-Unis, *Let It Rain Coffee* d'Angie Cruz et *The Brief and Wondrous Life of Oscar Wao* de Junot Díaz, ainsi que dans les performances de Josefina Bàez, Guillermo Gomez-Pesa, en collaboration avec Coco Fusco, et dans les œuvres photographiques du Dominicain new-yorkais Elia Alba. Leur travail consiste à questionner la manière dont ces auteurs remettent en question la culture dite « haute » et incorporent la culture populaire afin de réécrire le passé et de proposer une identité de la diaspora. En somme, comment dire la complexité de son identité diasporique ?

La manière de se dire peut également passer par des formes particulièrement atypiques, comme le révèle le roman de l'Haïtienne Emmelie Prophète, *Le Bout du monde est une fenêtre* (2015). C'est une autre esthétique qui se joue dans ce roman. L'étude d'Élise Nathalie Nyemb questionne le fondement et l'enjeu d'une façon de se dire dans une communication non verbale. Les questions qui se posent sont donc : pourquoi renier la parole ? Comment mettre en place des formes alternatives de communication ? Et dans quel but ?

Un dernier regard a retenu notre attention, celui que l'on porte aux revues, et plus précisément aux revues de poésie contemporaine antillaise. En effet, « dans le champ immense de la littérature qui se fait et se publie, la revue vit d'un hiatus : à la fois méconnue, en coulisse, et pourtant à la pointe du dire, en constante effervescence ». Partant du constat que les revues ne touchent « souvent qu'un public restreint », mais que le numérique leur permet enfin une plus grande visibilité, Cyrille François, s'est penché sur le cas de deux revues caribéennes, l'une sise en Haïti, *IntranQu'illités* et l'autre à la Martinique, *l'Incertain*, qui, d'entrée de jeu par leur titre, affirment dans le même temps un engagement éthique et esthétique. Son étude, prenant également en compte les anthologies de poésie haïtienne et antillaise ainsi que les apports théoriques et poétiques de Joël des Rosiers et de Daniel Maximin, soulève ces questions : « que signifie écrire et donner à lire de la poésie aujourd'hui ? Comment, pourquoi et pour quoi la publier en revue ? ».